

UN PONT SUR L'ABIME

De nouveaux noms s'ajoutent sans cesse à la liste — jamais trop longue — des amis de la cause canadienne-française, dans l'Ontario et les autres provinces anglaises du Dominion. Amitié, non seulement d'admiration ou de simple sympathie, mais amitié d'action, de propagande, la meilleure. Nous parlions récemment de MM. Moore, Hawkes, Squair et Peterson; nous sommes heureux de leur adjoindre aujourd'hui un jeune Ontarien protestant, M. Percival-F. Morley, auteur d'un remarquable ouvrage: "Bridging the Chasm", destiné à promouvoir la bonne entente au sein de la population canadienne, et actuellement à l'impression.

Sans doute, l'étude du texte complet et définitif permettra de mieux se rendre compte du caractère et de la portée de l'œuvre de M. Morley. Toutefois, certains extraits publiés déjà dans la "Presse" suffisent à démontrer, une fois de plus, à quelles conclusions favorables pour la cause canadienne-française en arrivent nécessairement tous ceux de nos concitoyens anglo-saxons qui scrutent, de bonne foi et loyalement, le problème des races au Canada. Presque toujours, le conseil final est un appel aux gens de l'Ontario et d'ailleurs d'étudier avec plus de soin le cas de la province de Québec, comme on l'appelle.

Pour M. Morley, l'une des principales causes de friction et d'hostilité entre Canadiens-français et Canadiens-anglais, c'est l'existence et la mise en force du règlement XVII dans les écoles de la province voisine. "N'est-il pas raisonnable, dit-il, que dans les parties du pays en majorité françaises, qu'elles soient dans Québec ou en dehors de Québec, l'on accorde aux Canadiens-français, les Canadiens pionniers, le privilège, ne devrais-je pas dire le droit, que nous réclavons nous-même ailleurs, celui de conserver la langue et les traditions de sa race?... Où veut-on que les Canadiens-français reçoivent une éducation en rapport avec leurs traditions, si ce n'est dans leurs écoles? Assurément pas dans les "High Schools" tels qu'ils existent présentement".

En effet, la simple logique exige que, du moment que la mère patrie a reconnu les droits et les traditions de la race canadienne-française, dans les lois et les traités qu'elle a passés, il lui faut absolument accorder à cette race canadienne-française les moyens de se perpétuer et de se développer dans le sens de ces traditions et de ses droits, non seulement dans une province, mais dans toutes les provinces du Dominion. C'est ce qu'exprime en d'autres termes M. Morley, quand il dit: "Reconnaître en paroles et en actions que les Canadiens-français possèdent une citoyenneté canadienne égale à la nôtre sera notre contribution à l'union des deux races". C'est par là qu'il faut commencer.

Puis, cette condition essentielle remplie, il importe que l'Anglo-Saxon ou tout autre qui émigre au Canada, se pénètre bien de l'idée qu'il ne vient pas ici simplement pour "faire de l'argent", mais que, en mettant le pied sur la terre canadienne, où il veut demeurer, il est Canadien, avec tous les droits et toutes les obligations que ce titre comporte. Un autre de nos bons amis d'Ontario, M. Arthur Hawkes, a appuyé sur ce point, dans une note qui remonte à 1907, et qui se trouve contenue dans son dernier ouvrage, "The Birth-right". "Premièrement, dit-il, foncièrement, finalement, le Canada doit passer le premier dans tout ce que nous disons, tout ce que nous pensons, tout ce que nous accomplissons. L'indivi-

du qui habite à l'intérieur de nos frontières, et dont les affections se tournent vers un autre pays, un autre peuple, une autre politique, est un étranger ici, quelles que soient les lettres de créance qu'il détienne". Le Canada compte malheureusement un trop grand nombre de ces étrangers, et c'est ce qui retarde le progrès de la bonne entente entre les races.

Nous avons hâte de lire "Bridging the Chasm" au complet. En attendant, saluons en M. Morley un ami sincère de la justice en même temps qu'un citoyen désireux de voir notre cher Canada grandir sous la poussée du travail harmonieux et commun des représentants des deux plus grandes nations de l'univers. Nous avons tous les éléments nécessaires pour faire du peuple canadien un peuple généreux, fort et prospère: n'allons pas faillir à la tâche et gaspiller ces trésors!

(De "La Presse", Montréal.)

LA VICTOIRE ET LA PAIX

On sait avec quel élan et quel enthousiasme furent célébrées à Paris, la Victoire et la Paix, en même temps que la fête du 14 juillet. On nous a raconté les scènes inoubliables qui s'y sont déroulées, et l'émotion profonde, intense dont les cœurs étaient étreints, au passage glorieux des grands chefs d'armées et, surtout, des héros mutilés de la guerre.

Samedi, c'était au tour de Londres d'acclamer les héros de la grande guerre, les plus grands comme les plus humbles. Les ouvrières de la guerre furent parmi les plus applaudies, et l'on sentait que la foule délirante, en même temps que reconnaissante, voulait aussi bien rendre hommage à la reine Marie, patronnesse d'une division auxiliaire de ces admirables femmes, qu'au dévouement et à l'abnégation que celles-ci ont manifestés pendant toute la durée de l'effroyable drame qui vient d'ensanglanter le monde.

Les manifestations, dans la capitale de l'Empire britannique, furent sensiblement différentes de celles qui eurent lieu, quelques jours avant, dans la capitale française, mais elles n'en furent pas moins extraordinairement brillantes, formidables, par le concours inouï des foules qui y prirent part et le déploiement des innombrables couleurs alliées, qui semblaient avoir été apportées de toutes les parties du monde pour être témoins du triomphe, gage de paix universel.

Partout ailleurs, dans l'Empire britannique, les manifestations ont été beaucoup moins bruyantes ou moins enthousiastes; les circonstances différaient, évidemment, beaucoup de celles qui ont accompagné les fêtes de Londres et celles de Paris, où la marche triomphale des Alliés constituait le plus attrayant comme le plus épouyantant des spectacles. A Montréal, c'est dans une paix relative que l'on a célébré l'avènement de la paix; cependant, on y respirait un air de fête, grâce aux drapeaux et aux tentures joyeuses qui ornaient les édifices.

Il en fut un peu de même dans les autres parties du pays, si on excepte Toronto, où quelques désordres, que l'on représente comme insignifiants, se produisirent vers le soir. A Halifax, régna tout le jour une apathie presque complète. Dans une localité de l'Ontario, l'ancien Kaiser allemand fut incinéré... en effigie.

Il n'y a pas à être surpris du peu d'enthousiasme manifesté chez nous, à l'occasion de cette journée de la Paix fixée par décret royal. La victoire, nous l'avions célébrée déjà deux fois, la veille et le jour même de l'armistice; la signature du traité de paix s'est faite si longtemps attendre,

que sa proclamation ne nous a pas émus outre mesure. Trop d'inquiétude règne encore dans les couches sociales, pour que l'âme de la foule soit bien portée aux manifestations joyeuses, où les profiteurs sont plus à l'aise que leurs victimes.

Il n'est pas sans intérêt de se demander comment, à l'avenir, seront célébrés les anniversaires de la Victoire et de la Paix; quel sera ce jour anniversaire?

La fête nationale, cette année, a été l'occasion de la célébration, en France et aux Etats-Unis: en Angleterre, il a fallu fixer arbitrairement un jour spécial pour tout l'Empire britannique. L'opinion la plus généralement exprimée, croyons-nous, veut que cet anniversaire de la victoire et de la paix soit célébré, à l'avenir, le jour même où l'Allemagne a déposé les armes, après avoir été complètement vaincue, c'est-à-dire le 11 novembre; c'est un hommage à rendre, non plus à la diplomatie, qui est vieux jeu et qui le sera davantage avec la Ligue des Nations, mais à l'héroïsme et à la valeur des soldats qui ont écrasé le militarisme prussien.

On rapporte que les Allemands ont demandé l'armistice à onze heures du matin; cette circonstance rend encore plus intéressante cette date du 11 novembre 1918, puisque l'on pourra se la rappeler facilement. En effet, l'esprit reste curieusement frappé de ce fait que la guerre a réellement pris fin **la onzième heure du onzième jour du onzième mois de l'année 1918.**

Honneur et gloire aux ouvriers de la onzième heure, les grands artisans de la victoire!

(De "La Presse", Montréal.)

PARCS PUBLICS

Donnez aux enfants des lieux d'amusement en plein air, c'est le bon moyen de conserver leur santé. Notre jeunesse y trouvera des avantages au point de vue physique et moral. Le corps et l'esprit restent sains et vigoureux, si vous leur donnez de l'exercice dans des conditions propres à contribuer à leur développement. Les autorités civiles ne sauraient trop encourager la création de parcs spacieux et d'y convier les enfants sous la surveillance de personnes ayant les connaissances voulues dans les amusements et l'entraînement physique. Lorsque les enfants sont groupés c'est un excellent moyen de les éloigner de toute occasion de faire le mal. La santé des petits y trouvera aussi son avantage. Une culture physique et mentale bien appropriée est la plus sûre garantie d'une santé florissante. Les éducateurs ont en toute circonstance préconisé l'exercice en plein air comme sauvegarde de la morale et de la santé. Donnons donc nos parcs aux enfants.

PENSEES ET MAXIMES

Une adaptation est toujours difficile parce que si l'homme transforme difficilement ses manières de vivre il change plus difficilement encore ses façons de penser.

Il semblerait qu'arrivés à une certaine phase de leur existence, les peuples ne pourraient progresser sans l'action de grandes crises bouleversant leur vie.

Parmi les causes ayant déterminé la chute des grands empires, une des plus fréquentes fut leur inaptitude à s'adapter à des conditions nouvelles d'existence.